

Introduction

Martine Cocard et Dominique Godineau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/421>

DOI : 10.4000/abpo.421

ISBN : 978-2-7535-1507-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2007

Pagination : 37-41

ISBN : 978-2-7535-0554-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Martine Cocard et Dominique Godineau, « Introduction », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 114-3 | 2007, mis en ligne le 30 septembre 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/421> ; DOI : 10.4000/abpo.421

Introduction

Martine COCAUD

Maître de conférences en histoire contemporaine,
CERHIO – Université Rennes 2 Haute-Bretagne

Dominique GODINEAU

Maître de conférences en histoire moderne,
CERHIO – Université Rennes 2 Haute-Bretagne

Les articles constituant ce dossier sur « Travail, femmes et genre » sont issus de deux journées d'étude organisées par le CRHISCO, puis le CERHIO, à l'Université Rennes 2, les 17 juin 2005 et 7 janvier 2006. Ces journées ne visaient certes pas à un traitement exhaustif de ce thème très large ; leur objectif était plutôt de faire un point sur l'état actuel des recherches, à travers d'une part des réflexions historiographiques et d'autre part la présentation de recherches récentes portant sur le travail salarié et/ou urbain.

L'étude du travail des femmes a été un axe fort (en particulier pour l'histoire contemporaine) d'une histoire des femmes qui, dans les années 1970-1980, s'inscrivait en grande partie dans une approche d'histoire sociale. Le premier numéro spécial de la revue *Le Mouvement social* (1978), coordonné par Michelle Perrot et sous-titré « de la nourrice à l'employée », s'intitulait « Travaux de femmes ». Dix ans plus tard, en 1987, un second numéro spécial du *Mouvement social* s'est préoccupé des « Métiers de femmes¹ » et a fait part des recherches menées sur la professionnalisation des femmes au XX^e siècle, ce qui laisse place à la reconnaissance et à l'analyse des métiers et donc des qualifications. Ces travaux de la seconde vague ont surtout concerné l'industrie textile du XIX^e siècle mais, depuis une quinzaine d'années, de nouvelles recherches ont exploré d'autres secteurs (l'industrie métallurgique, le tertiaire...)², d'autres périodes (le XX^e siècle) et ont pro-

1. Numéro coordonné par PERROT, Michelle, « Métiers de femmes », *Le Mouvement social*, n° 140, 1987.

2. Simplement à titre d'exemple : DOWNS, Laure Lee, *L'Inégalité à la chaîne. La division sexuée dans l'industrie métallurgique en France et en Angleterre*, Paris, Albin Michel, 2002. GARDEY, Delphine, *La Dactylographe et l'expéditionnaire. Histoire des employés de bureau (1890-1950)*, Paris, Belin, 2001.

posé de nouvelles problématiques, dans une perspective qui emprunte souvent à la sociologie.

À première vue, le thème qui nous intéresse semble avoir été plus délaissé en histoire moderne, pour un problème de sources ou parce qu'a longtemps dominé l'idée que le travail féminin salarié serait apparu avec l'industrialisation du XIX^e siècle. Pourtant, dès 1978, en mettant en avant le concept « d'économie familiale », Louise Tilly et Joan Scott avaient insisté sur l'importance du travail des femmes dans les sociétés « préindustrielles » (en fait, surtout l'artisanat au XVIII^e siècle)³. Or, les recherches ne se sont pas arrêtées à ce livre pionnier. Elles sont certes moins visibles que celles menées en histoire contemporaine car elles sont le plus souvent disséminées dans des articles de revue ou des chapitres d'ouvrages, sans avoir donné lieu à des publications spécifiques, du moins en France⁴. Reste que l'on a là un ensemble finalement assez consistant qui, depuis une vingtaine d'années, peut-être un peu souterrainement, petite touche par petite touche, construit une vision complètement renouvelée de la question. Pour peu que l'on relie ces différents travaux, ils dressent un panorama assez riche de la présence des femmes dans la vie économique urbaine, qui dépasse l'artisanat ou les métiers féminins du textile, et rurale. Notre dossier privilégie la vie économique urbaine et la production industrielle : cela ne saurait faire oublier que, de la servante de ferme à la « fermière laborieuse » du Bassin parisien⁵, la majorité des femmes (comme des hommes) de l'époque moderne participaient à la production agricole, dans des exploitations familiales où la présence des deux sexes était indispensable. Aussi est-il de plus en plus difficile d'assurer que les femmes, rurales ou urbaines, ne travaillaient pas massivement avant le XIX^e siècle, qu'elles ne pouvaient être que domestiques, que leur intervention dans la production urbaine était circonscrite aux métiers du linge, ou encore que seules les « petites » marchandes de détail s'occupaient d'échanges commerciaux. En ne se limitant pas à une information descriptive du travail féminin, les études récentes ouvrent des pistes de recherche sur les thèmes de la qualification, des rapports de genre dans le monde du travail, de l'organisation de la production familiale, du rôle des autorités, de l'identité professionnelle, etc.

Dans un premier temps, il nous a donc paru nécessaire de faire un arrêt historiographique sur l'état des recherches, en histoire moderne (Nicole Dufournaud) et en histoire contemporaine (Michelle Zancarini-Fournel).

3. TILLY, Louise A. et SCOTT, Joan W., *Les Femmes, le travail et la famille*, 1978, trad. fr. Paris, Rivages, 1987.

4. Ce n'est pas le cas aux États-Unis. Voir par exemple : CROWSTON, Clare, *Fabricating Women : The Seamstresses of Old Regime France, 1675-1791*, Durham, 2001 ou HAFTER Daryl, (dir), *European Women and Preindustrial Craft*, Indianapolis, 1995. Pour une présentation des travaux anglo-saxons : CROWSTON, Clare, « Le travail féminin en France vu par l'historiographie américaine », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 45-4, octobre-décembre 1998, p. 837-853.

5. MORICEAU, Jean-Marc, *Les Fermiers de l'Île-de-France. Ascension d'un patronat agricole (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Fayard, 1994.

De plus, entendre deux historiens américains travaillant sur la France, de l'Ancien Régime (James B. Collins) ou de la III^e République (Helen Harden Chenut) permettait d'avoir une perspective historiographique comparative, à partir de l'exposé de leurs travaux.

James Collins, en présentant l'historiographie anglo-saxonne, a invité à revoir le paradigme traditionnel qui, à partir des textes « législatifs » du XVI^e siècle, mettait en avant la thèse d'un retrait des femmes de l'espace économique à l'époque moderne : les sources fiscales, judiciaires, notariales révèlent au contraire le rôle d'actrices économiques tenu par les femmes, en particulier semble-t-il à partir des dernières décennies du XVII^e siècle⁶. Nicole Dufournaud est allée dans le même sens : après avoir esquissé un paysage de l'historiographie française, elle a proposé d'utiliser non seulement les archives corporatives, notariales, judiciaires, mais aussi les registres de la Chancellerie et de la Chambre des Comptes ou les Titres de famille de la série E des archives départementales. Elle a matérialisé son propos en reconstruisant, à partir de sources variées, des itinéraires de vie qui illustrent le rôle économique de femmes dans la Bretagne urbaine des XVI^e et XVII^e siècles.

Pour la période contemporaine, Michelle Zancarini-Fournel a rappelé plusieurs apports de la recherche récente en France⁷ : la place du travail et du « non travail » féminin dans le cycle familial, la convergence entre rationalisation du travail et discours sur la différence des sexes dans l'ordre productif, les enjeux des formations, des classifications et des qualifications. Ces études intègrent toutes la notion de genre et font intervenir dans leurs analyses la variable « famille ». Elles ont permis de revisiter plusieurs processus historiques : l'influence de la Grande Guerre sur le travail des femmes, le travail féminin au cours des « Trente glorieuses » et de la crise de l'emploi qui s'ensuit. À titre d'exemple des études américaines sur le travail des femmes en France, Helen Harden Chenut a ensuite présenté son ouvrage *The Fabric of Gender*⁸, centré sur la culture ouvrière dans la ville textile de Troyes sous la longue III^e République. Tout en insistant sur la prééminence d'une forte identité de classe, elle a souligné l'intérêt de prendre en compte le facteur « genre » dans les rapports sociaux de travail pour comprendre la nature des conflits, les différences de salaires et de qualifications, le fonctionnement de la vie syndicale et le rôle de la consommation dans la constitution d'une culture ouvrière.

6. Cette communication ne figurant pas dans le présent dossier, on se reportera avec profit à COLLINS, James B., « The Economic Role of Women in Seventeenth-Century France », *French Historical Studies*, 1989, n° 16-2, p. 436-470.

7. Cette communication ne figurant pas dans le présent dossier, cf. ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, « Histoire du travail des femmes et modification du récit historique », *Historiens & Géographes*, n° 394, juin 2006, dossier « Histoire des Femmes ».

8. CHENUT, Helen HARDEN, *The Fabric of Gender : Working-Class Culture in Third Republic France*, University Park, Pennsylvania State Press, 2005.

La seconde journée a permis d'exposer plusieurs recherches récentes ou en cours, allant du Moyen Âge à l'époque très contemporaine. Sophie Cassagnes-Brouquet a ainsi traité de l'implication des femmes dans la vie des ateliers d'artistes familiaux aux XIV^e-XV^e siècles⁹. Anna Bellavitis a fait la synthèse de trois études portant sur l'artisanat dans des villes italiennes de l'époque moderne¹⁰, en insistant tout particulièrement sur les différences entre travail féminin et travail masculin, liées à l'organisation en corps de métier et à des apprentissages qui ne sont pas les mêmes pour les filles et les garçons (âge, durée, métiers, finalité, etc.). Paul Delsalle nous a, quant à lui, guidés dans les mines et les salines, un espace de production dont les historiens ont pendant longtemps « oublié » la mixité à l'époque moderne : les archives des compagnies minières comme l'iconographie montrent pourtant sans ambiguïté que, du moins jusqu'au XVIII^e siècle, y étaient employées de nombreuses femmes, occupées à diverses tâches spécialisées et tenant parfois des postes de responsabilité, sous forme « d'offices » transmis de mère en fille. C'est également aux ouvrières que s'est intéressé Samuel Guicheteau, mais cette fois-ci dans la ville industrielle de Nantes au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles : envisageant la question sous l'angle de l'identité ouvrière, il s'interroge d'abord sur leur présence ou leur occultation dans les sources, en relation avec le niveau de qualification – elle-même construite par l'image que l'on s'en fait à telle ou telle période – et le lieu de production (atelier artisanal, manufacture) ; complétant cette approche par l'étude des relations (non dénuées de tensions, sexuelles et sociales) de genre dans le monde du travail, il conclut que la première industrialisation semble bien s'accompagner d'une dévalorisation du travail féminin.

La période contemporaine fait l'objet des deux derniers comptes-rendus de travaux. Ceux de Frédérique Al-Amrani mettent en lumière la difficulté à décrire le travail féminin dans les campagnes angevines au début du XX^e siècle. Cette difficulté provient d'une part de sources hétérogènes mais aussi de la peine qu'ont les femmes à cerner leurs activités, qui ne répondent pas à ce que l'on appelle actuellement un métier. Jusqu'aux années 1970, la reconnaissance de la professionnalisation du travail des femmes est faible, entre autres parce qu'elles n'ont pas de formation et de qualification identifiées comme telles. L'absence de formation est également au cœur de la communication de Vincent Porhel concernant les femmes et l'usine en Bretagne dans les années 68. Jusqu'en 1970, les femmes ont souvent un statut de travailleur annexe, d'autant plus que, pour des raisons familiales, elles donnent la priorité à un emploi si possible de proximité. Ce n'est que dans la décennie suivante que l'on perçoit une nouvelle affirmation des ouvrières dans la vie professionnelle bretonne.

9. Cette communication ne figure pas dans le présent dossier.

10. Cette communication ne figurant pas dans le présent dossier, cf. BELLAVITIS, Anna, « Genres, métiers, apprentissages dans trois villes italiennes à l'époque moderne » et « Apprentissages masculins, apprentissages féminins à Venise au XVI^e siècle », *Histoire urbaine* n° 15, avril 2006, p. 5-12 et p. 49-73.

Introduction

Ces communications qui couvrent une longue durée ont permis d'identifier les obstacles que rencontre l'histoire du travail lorsqu'elle tient compte du genre : les sources sont extrêmement hétérogènes et souvent elles ne laissent deviner leur intérêt pour la question que suite à une lecture très attentive. Il apparaît également nécessaire de définir précisément la terminologie – travail de femmes, métiers, qualifications, etc. – car le contenu varie selon les périodes et les documents utilisés.

Toutefois des thèmes de réflexion communs se dessinent nettement et débordent les frontières des périodes. La question de l'identité est revenue de façon lancinante dans la plupart des présentations, et cela sous plusieurs formes : articulation et tension entre identité sociale et identité de genre ; participation des travailleuses à la construction d'une identité ouvrière (sous quelles modalités ? à quels moments ?) ; reconnaissance des identités professionnelles féminines (par les autorités, par les hommes de l'entourage, par les travailleuses elles-mêmes). Ce thème de l'identité (des identités ?) est apparu inséparable de celui de la formation et de la qualification. Lui aussi récurrent dans les travaux présentés ici, il nécessite de s'interroger en un même mouvement d'une part sur les conditions (différentes selon le genre) de la formation et d'autre part sur la représentation de ce qui est défini, à un moment donné, comme une qualification (qui là encore dépend tout à la fois des conditions du travail et du sexe des intéressés). Il est en ce sens symptomatique de noter la place accordée dans plusieurs communications à l'étude du vocabulaire, des mots qui désignent – ou par lesquels se désigne – socialement l'individu, en l'occurrence les femmes au travail. Enfin le lien entre les groupes familiaux et le travail, la structure familiale et la structure professionnelle a été lui aussi abordé, et pas seulement pour l'époque moderne.